

Recherches sociographiques



Roberto PERIN, *Ignace de Montréal. Artisan d'une identité nationale*, Montréal, Boréal, 2008.

Éric Bédard

Volume 49, Number 3, September–décembre 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/019884ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/019884ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bédard, É. (2008). Review of [Roberto PERIN, *Ignace de Montréal. Artisan d'une identité nationale*, Montréal, Boréal, 2008.] *Recherches sociographiques*, 49(3), 559–561. <https://doi.org/10.7202/019884ar>

en confortant deux rhéteurs dans l'illusion qu'ils sont de grands théoriciens. Ce qui est leur rendre un bien mauvais service.

Serge CANTIN

*Département de philosophie,
Université du Québec à Trois-Rivières.
serge.cantin@uqtr.ca*

Roberto PERIN, *Ignace de Montréal. Artisan d'une identité nationale*, Montréal, Boréal, 2008.

Longtemps présenté, avec Maurice Duplessis et Lionel Groulx, comme l'une des figures emblématiques de la « grande noirceur », Ignace Bourget est l'objet d'une monographie qui raconte les combats du deuxième évêque de Montréal dans un contexte difficile, marqué par l'échec des rébellions et l'Acte d'Union, ainsi que par des bouleversements sociaux et économiques sans précédent. Roberto Perin, dès son introduction, met cartes sur table : il souhaite réhabiliter le personnage, montrer que son nationalisme n'eut rien de « chauvin » ou de « totalitaire », et qu'au contraire, il suscita « un généreux sentiment d'ambition, de dynamisme et de confiance dans l'avenir » (p. 266). En créant une série d'institutions sociales et éducatives, à Montréal, dans ce qui allait devenir le cœur économique du Canada, en fondant des paroisses qui allaient accueillir les hordes de paysans canadiens-français déçus, en se faisant le partisan d'une foi plus intensément vécue qui aurait provoqué une véritable « révolution culturelle » selon Perin, Bourget aurait ressoudé les liens d'une communauté nationale désœuvrée, en proie au pessimisme et à l'esprit d'abandon. Sans contredit, Perin brosse un portrait élogieux du prélat montréalais qui, grâce à son leadership, à son dévouement, à son travail patient et à sa ténacité, aurait été le grand artisan de la survivance canadienne-française et, par sa défense acharnée des libertés de l'Église, un défenseur avant-gardiste de l'autonomisme québécois. Cet ouvrage, faut-il toutefois préciser, n'a rien d'un panégyrique, cette recherche étant fondée sur un travail méticuleux en archives. Comme dans sa précédente monographie consacrée à la diplomatie vaticane au Canada, Roberto Perin, grâce à sa maîtrise de l'italien, a su exploiter avec brio les archives romaines, ce qui permet d'éclairer certaines facettes moins connues de l'histoire de l'Église catholique au Québec.

Parmi ces facettes, il y a celle d'une lutte féroce qui opposera M^{gr} Bourget aux Sulpiciens lorsque viendra le temps de fonder de nouvelles paroisses dans une métropole montréalaise en pleine expansion. À première vue, l'enjeu semble strictement légal. Les nouvelles paroisses « canoniques », fondées unilatéralement par

Bourget, seront-elles indépendantes (c.-à-d. cure fixe, gestion autonome de la fabrique), ou de simples « annexes » de la paroisse de Notre-Dame sous la responsabilité des Sulpiciens ? Comme le montrent les nombreux mémoires acheminés au Vatican, ce conflit de juridictions a des implications financières – qui administrera le registre civil et en recueillera les bénéfices ? – mais surtout, nationales et politiques. C'est que, montre Perin, les Sulpiciens sont souvent d'orgueilleux Français qui rechignent à l'idée de partager leur pouvoir avec des Canadiens français. Le conflit oppose aussi d'éminents Canadiens français. Les Sulpiciens sont défendus par des avocats-politiciens célèbres comme George-Étienne Cartier, un ancien étudiant du Collège de Montréal, ainsi que par Hector Langevin, le frère de l'influent évêque de Rimouski, un modéré, proche du cardinal Taschereau, qui ne prise guère les idées ultramontaines non plus que les gestes d'éclat de M^{sr} Bourget. Ce parti pris des chefs conservateurs en faveur des Sulpiciens oblige à revoir la solidité de cette fameuse alliance traditionaliste et permet de mieux comprendre la création d'un journal comme *Le Nouveau Monde* – proche de la sensibilité bourgetienne – et l'émergence du courant « programmiste » au tournant des années 1870. Si l'enfer était résolument rouge, le ciel des chefs politiques conservateurs et des prélats ultramontains était loin d'être aussi bleu qu'on l'a souvent dit.

Le chapitre consacré aux idées de Bourget est un peu décevant. Plutôt que de procéder à une analyse exhaustive des huit tomes de lettres et de mandements laissés par le prolifique prélat (sans parler de sa correspondance), ce qui aurait été une première dans notre historiographie – quoiqu'insinue Denys Arcand dans *Le Déclin de l'empire américain !* – Perin a préféré se pencher sur les ouvrages marquants de Joseph Desautels et, surtout, de Siméon Pagnuelo dont le résumé des *Études historiques et légales sur la liberté religieuse en Canada* (1872) intéressera ceux qui cherchent à mieux saisir la pensée d'une élite laïque d'obédience ultramontaine. À quelques reprises, Perin justifie ce choix en rappelant que Bourget n'était ni un « intellectuel » (p. 21), ni un « idéologue » (p. 218), ce qui ne convainc guère lorsque l'on estime qu'il n'est pas nécessaire de fonder un système ou d'accoucher de quelque théorie pour avoir des idées relativement cohérentes sur le monde.

Les premiers chapitres, ainsi que le dernier, qui résument la vie de Bourget, rappellent ses principales réalisations et font état de ses vaines démarches pour fonder une université autonome à Montréal, constituent souvent des redites, puisque la plupart des informations livrées se trouvent dans le tome 2 du second volume de *l'Histoire du catholicisme québécois* et dans le tome 5 de l'imposante biographie de Léon Pouliot consacrée à Bourget. À l'intérieur de ces premiers chapitres on trouve cependant une présentation très riche de la structuration de l'espace religieux montréalais et de l'architecture développée sous l'ère Bourget. Si l'on en croit Perin, Bourget aurait mis en œuvre de très nombreuses associations pieuses, y compris les mutuelles du XIX^e siècle étudiées récemment par l'historien Martin Petitclerc. Or, ce dernier soutient précisément le contraire. Les mutuelles au-

raient été selon lui des associations populaires qui tenaient mordicus à préserver leur indépendance de l'Église et des élites bourgeoises. Comment, dans un tel contexte, Perin peut-il « approuver en entier » les thèses de Petitclerc (note 34, p. 281) ?

Cet ouvrage, qui ne se veut pas une biographie et qui « s'adresse à un public non spécialisé » (p. 19), est tiré d'une thèse de doctorat soutenue il y a une trentaine d'années. Le long délai qui sépare la soutenance de la publication de ce livre nous semble tout à fait heureux. Eût-il publié cet ouvrage au milieu des années soixante-dix qu'il aurait été cloué au pilori sur-le-champ !

Le renouveau de l'histoire religieuse des dernières années, la vogue actuelle pour l'histoire culturelle et intellectuelle, la volonté exprimée ici et là de voir resurgir la « question nationale » dans notre historiographie rendent les esprits disponibles pour recevoir cet ouvrage à la fois synthétique et d'une belle érudition.

Éric BÉDARD

*Télé-université,
Université du Québec à Montréal.
bedard.eric@teluq.uqam.ca*

Gérard BOUCHARD et Bernard ANDRÈS (dirs), *Mythes et sociétés des Amériques*, Montréal, Québec Amérique, 2007.

L'ouvrage collectif dirigé par Gérard Bouchard et Bernard Andrès fait partie d'un champ de recherche en forte croissance portant sur les études interaméricaines dans une perspective interdisciplinaire. Déjà bien développé depuis quelques années aux États-Unis, ce champ compte encore relativement peu de représentants au nord de la frontière, et particulièrement francophones ou bilingues. Quelques collectifs se penchent sur la littérature de plusieurs pays (celles du Brésil et du Québec, sous la direction de Michel PETERSON et de Zilà BERND, 1992, ou de l'Amérique du Nord, sous la direction de Jaap LINTVELT *et alii*, 1998), tandis que d'autres élargissent leur champ de recherche pour inclure les Amériques en général, tout en abordant des thèmes particuliers situés à l'intersection des sciences humaines et sociales (Patrick Imbert sur les jardins des Amériques, 2006 ; Chanady *et alii* sur divers sujets liés aux Amériques, dont le mythe auquel sont consacrés cinq chapitres, 2006). Le livre de Bouchard et Andrès est donc un ajout important à cet ensemble, qui permet de situer le Québec dans un contexte hémisphérique et de mieux comprendre les convergences et divergences par rapport à d'autres sociétés du Nouveau Monde.

Mythes et sociétés des Amériques se penche sur l'émergence, la fonction et la transformation du mythe comme force de cohésion et de ralliement identitaire dans